

Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIER — L. SOUGUENET



HUBIN

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT - MARCEAUX

DONNE L'ENTRAIN
ET LA GAÏETÉ

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison F. VAN ROMPAYE FILS SOCIÉTÉ ANONYME

RUE DE BRABANT, 70, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE : BRUX. 115.43

CREDIT ANVERSOIS

Société anonyme fondée en 1898. — Capital : 60 millions de francs

Sièges } ANVERS : 42, Courte rue de l'Hôpital (Siège social)
} BRUXELLES : 30, avenue des Arts

LISTE DES AGENCES. — AERSCHOT, ARLON, ASSCHE, ATH, AUBEL, AYWAILLE, BINCHE, BOOM, BLANKENBERGHE, BRAINE-L'ALLEUD, BRAINE-LE-COMTE, BRUGES, BRUXELLES, CHARLEROI, CINEY, COURTRAI, COURT-ST-ETIENNE, DOLHAIN, ECAUSSINE, EUPEN, FLEURUS, FLOBECQ, FONTAINE-L'ÉVÊQUE, FRASNES-lez-BUISSEVAL, GAND, GEMBLoux, GENAPPE, GHEEL, GHISSELLES, GOSSÉLIES, GOUVY, HAECHT, HASSELT, HENRI-CHAPELLE, HÉRENTHALS, HERVE, HOEYLAERT, HOUFALIZE, HUY, JODOIGNE, LA LOUVIERE, LESSINES, LIÈGE, LONDERZEEL, LOUVAIN, MALINES, MALMÉDY, MARCHE, MARCHIENNE-AU-PONT, MOLL, MONS, NAMUR, NESONVAUX, NIVELLES, OSTENDE, PERWEZ (Brabant), RENAIX, REBECQ, ST-NICOLAS, SOIGNIES, ST-TROND, SPA, STAVELOT, THUIN, TIRLEMONT, TOURNAI, TUBIZE, TURNHOUT, VERVIERS, VIELSALM, VILVORDE, WAVRE, COLOGNE — ROTTERDAM — L'EMBOURG

Location de coffres-forts à partir de 12 francs par an

Garde de titres et objets précieux

Les dépôts peuvent être faits, moyennant un minime droit de garde, soit sous forme de Dépôts à découvert, soit sous forme de Dépôts cachetés. La constitution du dépôt est constatée par un reçu nominatif délivré par la banque. Ce reçu est personnel — non transmissible — et n'a de valeur qu'entre les mains du déposant. La perte, la destruction ou le vol de ce reçu ne prive, par conséquent, pas le déposant moyennant l'accomplissement de certaines formalités, de la libre disposition de son dépôt.

Le Crédit Anversois ouvre des comptes de chèques productifs d'intérêts. — Les déposants peuvent disposer de leur avoir à tout moment.

GRAND RESTAURANT DE LA MONNAIE

Rue Léopold, 7, 9, 11, 13, 15

BRUXELLES

GRANDE SALLE ET SALONS

POUR FÊTES ET BANQUETS

CONCERT SYMPHONIQUE tous les soirs

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg

BRUXELLES

CAFÉ-RESTAURANT de premier ordre

ETABLISSEMENTS SAINT-SAUVEUR

28 - 29 - 41 - 43 - 45 - 47, RUB. MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES

BAINS DIVERS * BOWLING * SKATING

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert COLIN

ADMINISTRATION :
4, rue de Berlaimont, 4
BRUXELLES

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois
et se prennent pour un an.

ABONNEMENTS :
Belgique . . . fr. 25.00
Etranger : . . . 30.00

HUBIN

Fortement charpenté, une main large faite pour saisir les plus lourds fardeaux, la voix s'enflant brusquement comme une crue d'orage, l'air jovial et batailleur, sûr de lui, prompt aux colères, aux rires et à l'attendrissement, des yeux bleus tour à tour impérieux et naïfs sous la broussaille du sourcil, tel apparaît le Condruzien Hubin, le grand Hubin, fils d'une race laborieuse, fnaude, équilibrée, volontaire, et qui n'a pas attendu l'entrée dans la langue française du mot *struggle for life* pour défendre son droit à une vie moralement et physiquement meilleure. Il semble que, quand il débarque au parlement, venant de son village, il apporte à ses souliers la glaise des bords du Hoyoux coulant entre les carrières où il s'occupe, et que ses habits aient la bonne odeur fraîche de l'herbe, des arbres et des eaux du ruisseau aiguës par le cresson des proches fontaines. Il y a, autour de Hubin, comme une atmosphère de loyauté et d'honnêteté frustes, quelque chose de sain, venu du peuple qui travaille au grand air, et vigoureux comme lui. Et quand deux partis se sont dessinés à la Chambre, celui des politiciens qui subordonnent les intérêts du pays à leurs intérêts de groupe, et celui des politiques qui mettent l'intérêt de la patrie par-dessus tout, Hubin — faut-il le dire ? — s'est rangé parmi ces derniers.

???

Hubin est de ceux qui, à l'heure du péril, ne se dérobent pas. On le vit bien le 29 juillet, quand le coup de force que l'on sait fut dirigé contre le parlement :

« J'ai vu le courageux Hubin, écrit G. Abel dans *La Meuse*, s'élançant au-devant de la multitude, comme s'il avait cru pouvoir la faire reculer de la paume de ses deux mains impuissantes, recevant sur le crâne un coup qui aurait pu l'assommer et faisant subitement le plongeon, ainsi qu'un corps que vient d'engloutir une vague... Et derrière lui, un individu brandissait un siège du banc des sténographes ! »

Mais l'attitude de Hubin, remontant à la tribune après avoir été piétiné par les énergumènes acti-

vistes, fut plus courageuse encore. Il mit la question au-dessus des partis ; il trouva les mots qu'il fallait dire pour venger l'outrage fait à la représentation nationale, et d'entendre cette parole claire, pénétrante, virile, toute la Chambre se sentit reconfortée et applaudit — dans un sincère élan de gratitude et d'admiration.

???

Le métier de député socialiste n'a jamais été très commode. Dans aucun parti autant que parmi les « compagnons », le détenteur d'un mandat n'est aussi étroitement surveillé par les remplaçants éventuels. Les sièges occupés par les représentants du parti ouvrier n'ont aucune chance de tomber en déshérence ; comme dit M. Millerand : les personnages consulaires se tiennent à la porte.

Mais, depuis que Vandervelde a repris d'une main ferme les rênes du char socialiste et restauré la discipline aux dépens de ce pauvre Terwagne, la vie de ceux des « compagnons » qui s'étaient habitués à quelque indépendance d'attitude et d'opinion comporte de perpétuels sacrifices. Pendant la guerre, il était permis aux socialistes d'être patriotes : les chefs, en dépit des « purs » de l'extrême-gauche, participaient aux responsabilités de la défense nationale. « La parole est au canon », disait Vandervelde lui-même. Maintenant, c'est la paix et, comme le salut de l'Internationale est une chose beaucoup plus importante que l'exécution du traité, comme, dans ses conciles secrets, l'Internationale a décidé qu'il fallait pardonner à la Bochie repentante (qu'ils disent!), le socialisme patriote est devenu, à ses yeux, une hérésie. Il s'agit donc pour les socialistes qui, au propre ou au figuré, prirent un fusil et, de 1914 à 1918, oublièrent l'Internationale pour n'être que de bons Belges ou de bons Français, de pratiquer l'oubli des injures et, au besoin, d'embrasser Scheidemann.

Pour les socialistes dits « de la chaire », pour les socialistes d'origine intellectuelle, comme Albert Thomas, Léon Blum, Vandervelde ou Kamiel Huysmans, qui ont l'habitude des distinguo, des subtili-

tés, des finesses de la théologie nouvelle, cela n'est pas très difficile. Des sommets glacés de la doctrine, il est facile de contempler avec détachement les passions humaines, fussent-elles nationales. Quand on est certain de n'être que le serviteur d'une grande loi historique qui va vers la suppression des nations, on peut considérer la grande guerre comme un simple accident, une tentative de régression dont il convient de ne pas tenir compte. Mais il y a, dans les masses socialistes, des âmes simples pour qui la trahison des socialistes allemands en 1914 est demeurée un crime irréparable, qui ne peuvent oublier les coups reçus ou portés pendant ces quatre années, qui ne peuvent oublier, surtout, ni les camarades morts dans la tranchée, ni les ouvriers déportés, emprisonnés, martyrisés par ces officiers et fonctionnaires boches que Scheidemann soutenait de toute son influence. Pour ceux-là, l'évolution est plus difficile; elle est parfois pénible, et ce n'est pas sans une certaine curiosité qu'on les voit à la Chambre hésiter, se contredire, ronger leur frein en regardant toujours la tête de Terwagne, que le conseil général agite devant eux à la moindre velléité d'incartade.

Hubin n'a cure de tout cela: il va droit son chemin, suivant sa raison, sa conscience et son cœur.

???

Il y a longtemps, très longtemps, que Hubin siège à la Chambre dans les rangs de la gauche socialiste. Il fut, si nous avons bonne mémoire, un des premiers élus du parti, un de ceux qui, dans le parlement bourgeois d'autrefois, firent scandale. Cet ouvrier carrier, qui arrivait au palais de la nation avec l'allure, les manières et le langage d'un carrier, épouvanta longtemps les divers présidents qui se succédèrent au fauteuil. Ses violences de langage, ses coups de gueule, toutes les manifestations intempestives d'un tempérament qui n'avait rien de parlementaire, lui valurent une réputation particulière auprès des bonnes gens qui ne comprenaient pas que le suffrage universel devait fatalement apporter au sein des assemblées législatives les mœurs des réunions publiques. La légende veut qu'il ait, un jour, été jusqu'à cracher au visage d'un de ses adversaires de la droite; l'histoire dit qu'il se contenta du geste symbolique: c'était assez, c'était trop; Hubin fut désormais classé parmi les socialistes de mauvaise compagnie, parmi ces dangereux révolutionnaires qui font trembler les vieilles dames, et que les propagandistes de la bonne cause représentent le couteau entre les dents.

Pendant des années, le public bourgeois a cru à un Hubin hirsute, mal embouché, brutal et féroce. La légende exagérait. Peut-être, au moment où il entra au parlement, Hubin possédait-il les solides passions antibourgeoises des temps héroïques,

mais l'atmosphère parlementaire a une certaine puissance lénitive à laquelle nul n'échappe, et, dans les dernières années qui précédèrent la guerre, le terrible carrier entretenait avec ses collègues de droite cette camaraderie de couloir qui surprend toujours le bon peuple des électeurs, qui indignent quelques naïfs, mais qui, somme toute, est indispensable au travail parlementaire. C'était un député comme un autre, ce qui ne l'empêchait pas, d'ailleurs, de demeurer intransigeant sur les principes: Hubin était un pur, d'autant plus pur que, seule, la révolution sociale eût pu lui valoir un ministère.

???

Vint la guerre. Quand ce bon citoyen apprit la violation de la neutralité belge et le vote des crédits de guerre par les « socios » de Bochie, son sang ne fit qu'un tour. Son fils était soldat, il voulut être soldat comme lui. Il courut s'engager et, malgré ses cinquante ans passés, il fut, durant la première partie de la campagne, un superbe jass. Puis, ayant été réformé, il mena à Paris le bon combat de la propagande; il fit, pour la cause, tout ce que pouvait faire un député socialiste réformé: il parla, il écrivit, il combattit le défaitisme, l'internationalisme, le stockholmisme; il fut très union sacrée, reçut de Neuray l'investiture patriotique.

Son fils ayant été tué à l'ennemi, sa juste rancune de père vint doubler sa rancune de démocrate déçu, et cela continua jusqu'à l'armistice; cela continua même après l'armistice. On se souvient du discours qu'il prononça naguère sur les menées flammigantes et où il secoua magistralement non seulement les activistes, les séparatistes, les traîtres du conseil des Flandres, mais aussi les arrangeurs qui eussent voulu qu'on passât l'éponge. Ce jour-là, Hubin s'éleva dans une magnifique poussée oratoire au sommet des idées politiques; il fut vraiment le porte-parole du sentiment public; il eut tout le pays derrière lui. Il ne fut pas l'homme d'un parti: il fut l'homme de tout le peuple; il fut la voix des morts qui demandent à être vengés et il fut la voix de tous les pères, de toutes les mères qui ne veulent pas que leurs enfants soient morts en vain.

Ce rude homme, ce bon Belge, ce bon Wallon n'est-il pas peut-être le héros, le chef qui créera chez nous le socialisme national?

Il est qualifié pour reprendre à son compte les belles paroles que M. Brunet prononça, il y a quelques jours, à Braine-l'Alleud:

« On ne comprendrait pas la vie nationale sans le concours des socialistes qui ont admis l'idée de patrie. Certes, le drapeau rouge reste le symbole de l'internationale ouvrière, mais nous devons saluer le drapeau tricolore qui est le symbole de l'unité nationale. »

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.



A M. Victor BOIN

chroniqueur sportif de "Pourquoi Pas?"

lieutenant, aviateur, athlète aux Olympiades, Anvers

Tudieu! Monsieur, vous n'y échapperez pas, au petit pain de l'admiration, et quand vous viendrez sournoisement nous désigner tel contemporain digne de notre quatrième page, comme bel homme, et du suffrage de nos lectrices nous vous répondrons : « Vous en êtes un autre... »

Autant que les comptes rendus nous ont permis de nous l'imaginer, vous êtes apparu dans une enceinte faite p^r contenir 40.000 personnes, devant un roi, un cardinal — des hommes superbes, chacun dans son genre — des dames, des diplomates, des journalistes, des ministres — gens généralement mal fichus — vous êtes apparu en bas de soie, blancs souliers, culotte qu'on dirait de satin, en justaucorps faisant aussi bien valoir vos pectoraux que votre râble; une humanité des deux sexes et choisie vous faisait escorte de ses compas mâles et femelles, ouverts et refermés, avec une précision admirable. Tout le monde s'arrêta face au trône, et vous montâtes sur un petit banc; de la main gauche vous tintes le drapeau national et, levant la main droite, vous prononçâtes d'une voix éclatante le serment olympique.

Sacrebleu! monsieur; quand on a fait un coup de ce genre, il est difficile après cela d'endosser un pardessus, fût-il de la maison Vaxelaire (fournisseur de la presse), de se coiffer d'un melon anodin et de se glisser dans la foule comme pour se noyer et disparaître.

La justice, les dames, l'esthétique et notre sympathie exigent que vous restiez sur votre petit banc un certain temps et que nous ayons le loisir de vous considérer. Nous comptons bien, d'autre part, que le cinéma vous aura, à sa façon, fixé pour l'immortalité sur votre piédestal...

???

Il nous paraît, monsieur et cher collaborateur, que vous allez nous contraindre à reviser les conditions du concours du bel homme.

Au fond, voyez-vous, nous sommes des retardataires; notre conception de la beauté mâle n'avait pas l'audace de vous embrasser. Entendons-nous, nous voulons simplement dire que nous avons négligé la beauté athlétique, celle que prisait ingénument les Grecs. Victimes d'antiques préjugés, ceux qui datent d'avant les renaissances sportives, nous concevions volontiers le bel homme comme un assemblage d'avantages divers: une belle barbe, un grand cordon, le steppe d'un vaste front dénudé, un habit brodé ou une toge, quelque magnificence dans le geste ou dans le discours, le coup de fer du coiffeur ou sa façon apostolique de « ramener » les cheveux égarés, la qualité d'une chaussure, le pli d'un falzar de



luxe, la couleur d'une cravate, le bombage oratoire d'un forse, tout cela réuni avec du plus ou du moins, constituerait le bel homme hissé hebdomadairement sur le petit banc de Pourquoi Pas?...

Mais dans cet ensemble, tout, pour parler comme au

xvii^e siècle, n'était pas de l'homme, exclusivement de l'homme. A preuve : ce n'est pas tout nus que nous avons proposé nos héros aux suffrages des admirateurs.

Tout nus, ils n'auraient pas été complets... Nous voulons dire pour qu'il n'y ait pas d'équivoques, qu'ils auraient été privés d'une grande partie de ce qui les impose à l'attention des foules. *A fortiori*, n'aurions-nous jamais demandé à leur beauté statique de devenir dynamique, c'est-à-dire qu'on ne les priaît pas pour les juger de se mettre en mouvement devant l'honorable société, de marcher, de prendre l'attitude de l'homme qui prononce un serment, voire de faire un tour de force, — par exemple de porter à bras tendu le bureau de *Pourquoi Pas ?* dans la salle que vous connaissez bien, où sont les portraits des ancêtres, ou de se mettre en route dès la rue de Berlainmont jusqu'aux Galeries Saint-Hubert exclusivement.

Vous comprenez la pusillanimité de nos conceptions, notre retard, et nous les comprenons personnellement de mieux en mieux, depuis que nous vous contemplant tel que *Demain* vous présente, debout sur le petit banc, avec votre drapeau, votre dextre qui atteste le ciel et la terre, votre petite culotte, votre râble et vos mollets et vos pectoraux, attitude et costume qui vous révèlent académiquement à la Belgique, au monde, au cardinal (homme superbe, mais dans un autre genre, un genre plus *Pourquoi Pas ?*), et tout cela ne vous empêche pas d'avoir été un soldat courageux, ne vous empêche pas d'être un spirituel et actif chroniqueur. Mais ceci, monsieur et cher collaborateur, est subsidiaire.

L'homme, tel que le bon Dieu et ses bons parents l'ont fait (la petite culotte n'est qu'une concession à la tradition), voilà ce que vous nous révélez du haut de votre petit banc. Et ça nous donne à réfléchir.

Lequel de nos lauréats — nous ne parlons plus de nous, hélas! — est capable de monter à son tour sur le petit banc olympique, après avoir déposé à ses pieds le grand cordon, le monocle, la barbe, le pantalon à plis, le faux mollet... Nos héros qui, tôt ou tard, auront presque tous leurs statues aux carrefours de leurs villes, n'abandonneront même pas ces accessoires, disons carrément : ces subterfuges, au moment de se figer dans le marbre ou le bronze.

Eh bien, c'est vous qui avez raison : bas les masques ! bas les redingotes ! bas les pantalons à plis...

Le bel homme doit être bel et bon : *kalokagathos*, et, comme on vit animalelement avant de vivre intellectuellement, il doit commencer par être beau avant d'être bon. Renan disait : « La femme a pour devoir d'être belle », l'homme aussi.

La Grèce vous eût acclamé, la Belgique, qui se veut grecque en cette année d'olympiades, devrait vous nommer ministre. Hélas ! la Belgique eut Hubert, elle a cet interminable dépendeur d'andouilles que l'on nomme Poulet, ce comptier qu'on nomme Vandervelde (nous ne nions point leurs éminentes facultés) ; la Belgique n'est pas mûre pour réinstaurer le culte de Zeus Olympios.

Nous travaillons à l'éclairer, vous, lumineux sur votre glorieux petit banc, nous, obscurs dans notre ergastule de journalistes écrasés sous la tâche quotidienne, mais la communauté de notre idéal nous autorise à vous passer le petit pain de l'admiration confraternelle.

Pourquoi Pas ?

A nos Lecteurs

LA VAGUE DE BAISSÉ

A partir de ce numéro, le prix de « Pourquoi Pas ? » est porté à 75 centimes.

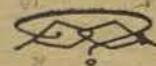
Lorsqu'au mois de mars dernier, les quotidiens se virent contraints de majorer leur prix de 50 p. c. (de 10 à 15 centimes), « Pourquoi Pas ? » fut assez heureux de n'élever son prix que de 20 p. c. (de 50 à 60 centimes) : nous avons, heureusement, acheté au bon moment une forte provision de papier, à un prix relativement avantageux, et nous escomptions pour l'avenir une baisse à laquelle on croyait généralement.

Contrairement à nos prévisions, le prix du papier monta encore ; après un court temps d'arrêt, et une baisse légère, la hausse a repris. Et nous sommes obligés de payer aujourd'hui le papier dont nous avons besoin un prix bien supérieur à celui que nous avons escompté, un prix atteignant plus de huit fois celui d'avant-guerre.

En même temps, notre imprimeur, alléguant les nouvelles et récentes exigences de son personnel, se voit forcé de majorer considérablement encore ses prix de composition et de tirage.

L'administration ne peut parer à ce double et grave surcroît de charges qu'en imitant — avec un retard de cinq mois — nos confrères mieux avisés : à partir d'aujourd'hui, le prix du numéro de « Pourquoi Pas ? » est porté à 75 centimes.

Tel est actuellement, pour nous, le résultat le plus clair et le plus immédiat de la vague de baisse !



Pourquoi Pas ? à Paris

Le mystère de Rambouillet

M. Paul Deschanel continue à se reposer à Rambouillet ; les bruits et les intrigues persistent à danser la sarabande autour de ce château historique mais républicain. Le président est-il décidément hors de combat ? Aura-t-il connu cette fortune pitoyable d'échouer au port dans une carrière si belle et dans tous les cas consacrée tout entière à l'ambition ? On commence à le croire bien que quelques-uns de ses amis continuent à annoncer sa prochaine rentrée en scène. Les larbins de l'Élysée se sont mis à parler. « Oui, ça va encore quand il y a du monde, disent-ils, mais il est incapable de tenir le coup pendant plus d'une heure. Pauvre homme ! C'était pas un mauvais président ! »

Toujours est-il que les combinaisons vont leur train, même en ce temps de vacances. Les amis de M. Millerand, et aussi les amis de M. Briand, voudraient pousser M. Millerand à la présidence. Ces deux anciens rivaux sont réconciliés ; c'est la lune de miel. M. Briand passerait alors à la présidence du conseil. Il y a longtemps que sa clientèle, qui est nombreuse, intelligente et fidèle, car il ne l'a jamais lâchée aux jours du pouvoir, attend ce moment-là. Mais il y a M. Poincaré qui se met à la traverse. Lui aussi il tient à la présidence du conseil, ayant un certain nombre de rancunes à satisfaire.

Pour le moment, on se bat à coups de révélations. Le fait est que si M. Briand pouvait établir qu'on aurait pu faire la paix en 1917, si on l'avait écouté, il aurait un

fameux atout dans son jeu. Et... il le repasserait peut-être ensuite à son ami de Broqueville.

L'esprit du peuple

La duchesse de Clermont-Tonnerre qui a publié naguère un délicieux *Almanach des bonnes choses de France*, dont *Pourquoi Pas ?* a parlé en son temps, ne se contente pas d'honorer la cuisine d'un culte littéraire; elle sait parfaitement l'apprécier. Dernièrement, elle avait déniché à Paris un marchand de vin, un vrai, où l'on faisait à merveille certains vieux plats populaires français. L'autre jour, elle y mena quelques amis. A côté de la table qu'elle occupait, avait pris place un ouvrier qui paraissait apprécier la cuisine du patron à s'en lécher les doigts. Même il se léchait positivement. Il mangeait si malproprement que la duchesse, à un moment, ne put retenir un léger mouvement de dégoût. Le client l'aperçut.

« Eh bien la petite dame, dit-il, cela vous offusque ? De quoi ! Je mange comme Henri IV et vous comme la Pompadour. »

Quand la duchesse raconta cette anecdote, il y eut des mauvaises langues pour insinuer qu'elle n'avait pas eu affaire à un véritable ouvrier mais à un journaliste camouflé. Ce serait dommage !

Pour faire plaisir à maman

Voici une petite anecdote mondaine, particulièrement cruelle, qu'on racontait ces jours derniers :

C'était une de ces vieilles liaisons universellement admises : M. V. et Mme Z. étaient partout cités en exemple. Malheureusement si M. V. est jeune encore, Mme Z. l'est beaucoup moins. Il y a quelque temps, M. V. eut mal aux dents et s'en fut chez le dentiste. Mme Z. l'accompagna. Voilà qu'au moment d'être opéré, M. V. manqua de force d'âme :

« Allons, allons, chuchota le docteur, soyons sage, pour faire plaisir à maman. »

Mme Z. blêmit. M. V. devint tout rouge ; en sortant de chez le dentiste, il y eut un silence pénible, puis des mots aigres, puis une scène en règle, puis une brouille. Et, maintenant, ce bel amour est rompu à jamais...

L'esprit ecclésiastique

M. l'abbé Mugnier, qui fut un des derniers amis de J.-K. Huysmans, passe pour un des hommes les plus spirituels de Paris ; c'est sans doute pour cela qu'il est assez mal en cour auprès des autorités spirituelles.

« Il est partout chez lui, raconte *La Place de Grève*, un des plus jolis journaux de potins qui paraissent ces temps-ci ; dernièrement, il se trouvait à la même table que le grand rabbin. Le grand rabbin se mit en frais et, cordial, souriant, il dit à l'abbé : « Je suis votre grand-père. — Je ne dis pas, je ne dis pas, reprit l'abbé ; n'empêche que ce grand-père a tué son petit-fils. »

Ensuite la conversation tomba sur M. Poincaré. On critiqua son habillement, ce qui n'est pas difficile, et les dames rirent bien fort en songeant au costume qu'il adopta sur le front, à ses jambières de garçon livreur, à sa veste de mécanicien, surtout à son horrible casquette : « Casquette, casquette, s'écria l'abbé. Pourtant il faudrait s'entendre. Savez-vous bien qu'étymologiquement casquette veut dire petit casque. » L'élégance de M. Poincaré n'eut jamais de plus habile avocat.

De tels mots auraient enchanté feu notre ami l'abbé

van der Elst, qui aimait à accueillir à sa table sacerdotale et hospitalière Jean d'Ardenne et dom Besse, le plus spirituel et le plus clérical des bénédictins.

Les enquêteurs

Les citoyens Cachin et Frossard sont de singuliers voyageurs.

Ils sont partis pour la Soviédpie pour y faire une enquête. Une enquête, cela comporte généralement une certaine liberté d'esprit, une volonté d'enregistrer des faits et d'en tirer des conséquences. Mais la liberté d'esprit, cela n'est pas une vertu socialiste. M. Frossard l'a avoué sans ambages au meeting du Cirque d'hiver, où les deux apôtres sont venus raconter leur voyage aux prolétaires conscients et organisés. Ils sont partis pour la Russie avec un de ces solides parti pris « qui sont la condition nécessaire d'une action vigoureuse ».

Ils étaient décidés d'avance à trouver que tout était admirable dans le pays de Lénine. Fort bien ; mais ils ont une singulière façon de justifier leur admiration.

Écoutons le citoyen Frossard :

On vous a dit que, là-bas, qui ne travaille pas ne mange pas, c'est vrai ; on vous a dit qu'on travaillait parfois douze heures par jour, c'est vrai ; on vous a dit que de vastes usines étaient en chômage, c'est vrai ; on vous a dit que l'on se nourrissait de pain noir, de millet et de harengs, qu'on n'avait pas de souliers, qu'on était vêtu de haillons, c'est vrai ; on vous a dit qu'on n'avait pas le droit de quitter son village sans autorisation, c'est vrai ; on vous a dit que partout, chez les civils comme chez les soldats, régnait une discipline de fer et que celui qui était désigné pour aller au front devait partir sans murmurer, c'est vrai...

« Eh ! oui, tout cela est vrai, corrobore Cachin, fidèle écho de Frossard. Mais, c'est une si belle expérience ! C'est un nouveau christianisme qui se lève. »

En ce cas, nous aimons mieux l'ancien, qui nous paraît s'être bonifié en vieillissant.

Mais peu importe. Comme les auditeurs de Frossard et de Cachin avaient eux aussi adopté ce solide parti pris « sans lequel il n'est pas d'action vigoureuse », ils ont abondamment acclamé le seul pays du monde où l'on travaille encore plus de huit heures.

Notre Destrée, bien que socialiste, a vu la Russie soviétiste d'une toute autre façon — il est vrai qu'en ce temps-là, il était aussi diplomate.

Aux « camarades » qui, malgré leurs aveux, seraient tentés de prendre au sérieux Frossard et Cachin, nous conseillons de lire *Les Perceurs de Neige*, du dit Destrée. C'est un livre pittoresque, intelligent, parfois émouvant et d'une insondable tristesse ; on y assiste à l'écroulement, au suicide d'un peuple, et, comme tout de même, puisqu'il fait partie du parti ouvrier, dont la doctrine officielle est le marxisme, Destrée doit être plus ou moins marxiste, il a dû être assez bouleversé par les résultats de « l'expérience ».

Il est vrai qu'il s'en tire avec habileté. Comme il est beaucoup plus intelligent que Frossard et Cachin, il ne songe pas à cacher l'horreur que lui cause la Soviédpie, mais il met toutes les ignominies, dont il fut le témoin écaeuré, sur le compte du caractère russe. De cette façon la doctrine est sauve.

Il y a peut-être quelque chose de vrai dans ce point de vue. D'ailleurs, il est évident que nos pays d'Occident, la Belgique, par exemple, ne pourraient jamais aller aussi loin dans le bolchevisme, c'est-à-dire dans le désordre. Mais, tout de même, c'est un peu trop simple.

Les Miettes



de la Semaine

L'avenir ! l'avenir ! Mystère !!...

A Vichy, ces jours derniers.

On cause entre personnages politiques, diplomatiques, journalistiques, entre gens qui ont l'étrange prétention d'être au courant des dessous de la politique étrangère.

— La situation, décidément, n'est pas brillante. Nous sommes bafoués par Trotzky ; la Pologne, grande pensée du règne, s'effondre, et M. Simons a le sourire. Les réparations, les compensations, les garanties, tout cela fiche le camp et, comme le personnage de je ne sais plus quelle opérette, nous avons tout l'air de partir pour la guerre de trente ans. Quel beau bilan de victoire !

— Les Alliés n'ont pas su profiter de leur victoire parce qu'ils n'étaient pas d'accord, et qu'ils ont dû faire semblant d'être d'accord, parce que les hommes qui ont fait la paix en leur nom ont beaucoup plus regardé du côté de leurs électeurs que du côté de... la postérité ; parce que, toujours pour ne pas déplaire à leurs électeurs, ils ont démobilisé avant d'avoir conclu la paix. Maintenant, ils sont les victimes du seul homme d'État qui n'ait pas à tenir compte des électeurs et qui ait profité de la paix pour remobiliser : Trotzky. Il est vrai que ce Trotzky a réalisé ce chef-d'œuvre de constituer une puissance militariste sous prétexte de ruiner le militarisme, et de réaliser le pouvoir absolu sous prétexte de supprimer toute espèce de pouvoir.

— Vous voyez les choses bien en noir.

— Comment pourrait-on les voir en rose ? On a édifié le système politique européen sur la résurrection de la Pologne ; la Pologne s'effondre, après s'être montrée presque aussi incapable de se gouverner elle-même qu'il y a cent cinquante ans. On a escompté, pour la sécurité de l'Occident et la reconstruction de ses ruines, la bonne foi de l'Allemagne et la parlementarisation de l'Allemagne : l'Allemagne n'est pas de bonne foi et ne veut pas du parlementarisme.

— Mais la Pologne n'a pas encore succombé.

— Oh ! à moins d'un miracle...

— Nous avons bien eu le miracle de la Marne.

— Oui, mais la France, qui a toujours fort imprudemment compté sur les miracles, ne s'en est, somme toute, pas trop mal trouvée, tandis que la pauvre Pologne...

— N'importe. Je veux croire au miracle.

— Je ne demande pas mieux. Ah ! si la France pouvait l'aider un tout petit peu...

— Pourquoi pas ?

— Dites donc, croyez-vous que nos soldats n'en aient pas assez de se faire casser les os pour le compte des autres ?

— Mais c'est notre propre cause que nous irions défendre sur la Vistule !

— Allez donc expliquer cela aux poilus et à leur famille. Allez expliquer cela au gouvernement belge et tâchez de convertir Vandervelde.

— Alors, diplomate que vous êtes, vous inclinez vers la politique de l'inaction, *Wait and see*, comme disait l'autre ?

— Pas précisément. Mais je crois que nous avons le

droit de songer d'abord à nous. Nous avons conclu, ou nous allons conclure, avec la Belgique, un accord militaire que je crois solide, parce qu'il est basé non seulement sur des sympathies réciproques, mais aussi sur des intérêts communs. Nous n'avons pas complètement démobilisé, c'est-à-dire que nous avons encore une excellente armée de couverture sous les drapeaux. Nos cadres sont de premier ordre, notre matériel parfaitement au point. Quant à la Belgique, elle possède encore une armée passable qui pourrait devenir rapidement excellente, comme elle l'était avant la fin de 1918. C'est curieux, mais on fait d'admirables soldats de ce peuple d'antimilitaristes. Dans tous les cas, l'armée française unie à l'armée belge, à condition de ne gaspiller ni disperser nos forces, est en état de tenir les têtes de pont du Rhin contre n'importe qui. Gardons fermement cette frontière, provisoire, c'est entendu, et laissons s'agiter les peuples qui veulent courir les aventures.

— Et nos réparations ?

— Nous pourrions toujours exploiter le gage que nous tenons.

— Que diraient les Anglais ? grand Dieu !

— Ce qu'ils voudraient...

Toutes les
Personnalités politiques,
le Monde et la Finance
se rencontrent
tous les soirs au

"CARLTON"
RESTAURANT

PORTE DE NAMUR

NOTRE
MONTMARTRE NATIONAL Tout premier ordre

Le Sénat

Ce vieux rat parlementaire qui, depuis un quart de siècle, grignote les paperasses du Sénat, nous dit :

« Vraiment, la Chambre a eu tort de traiter le Sénat comme une assemblée de brontosaures. Le Sénat n'est pas réactionnaire. Il l'a été. Il y a quinze et vingt ans, je l'ai connu tel : il était le refuge des perruques doctrinaires. Mais le Sénat de l'armistice est un autre Sénat. Il n'est presque plus traditionnel ; il ne demande qu'à marcher. Seulement, il ne veut pas de la trique de Lekeu et rit de la dynamite vocifératrice de Volkaert.

» Dans cette question de loyers, la solution qu'il avait préconisée par voie d'amendements divisait les socialistes eux-mêmes, et il n'était pas plus antidémocratique de voter pour que de voter contre.

» Le Sénat ne demande visiblement qu'à contribuer à l'apaisement national, lequel est dans les vœux de tous les bons citoyens. Mais il n'entend pas contribuer à un apaisement qui, opéré sous la menace insupportable d'émeutes, n'aurait plus rien d'un apaisement. Essayer de le décourager en l'injuriant, c'est faire de la mauvaise besogne. »

Prédiction

C'était un an ou deux avant la guerre. On parlait entre journalistes du mouvement travailliste anglais. D'Arsac proféra : « Vous verrez, ce peuple-là : il a été le premier à couper la tête à son roi ; il sera le premier à faire la révolution sociale ».

Le premier ! Non pas. Mais le second, peut-être. D'Arsac aurait-il été bon prophète, dans la mesure où l'on peut l'être ?

Et dire qu'il y a encore des gens en Belgique pour présenter les Anglais comme des professeurs de sagesse politique !



La conjuration contre la Pologne

Tous les syndicats, tous les partis socialistes, et aussi tous les banquiers sont en ce moment violemment anti-polonais. Plutôt que de voir secourir la Pologne, les syndicalistes anglais iraient jusqu'à la guerre civile.

C'est tout de même un peu bizarre, cette conjuration syndicalo-bancaire. Est-ce que cela donnerait raison aux gens qui prétendent que tout le mouvement extrémiste qui semble faire dévier le socialisme international est mené par des Juifs, tout comme le bolchevisme moscovite ?

On sait, en effet, que la Pologne, étant encombrée de Juifs, est le pays de l'antisémitisme. Trotzky (Bronstein), Zinovieff (Apfelbaum) et autres descendants de Rurik, seraient en train de venger les victimes de lointains progroms, et cela ne serait pas si désagréable que ça à sir Philippe Sassoon.

Le fait est que, au premier abord, il paraît inconcevable de voir le socialisme international conjuré contre un peuple qui défend sa liberté, et dans le gouvernement duquel les socialistes ont une grande part.



La « FORD », c'est de loin la meilleure voiture. 1^{re} du Rallye Ostende 1920, sur 144 concurrents. Agence Générale

Belge : P. PLASMAN, 20, boulevard Maurice Lemonnier, Bruxelles.

Mgr Keesen le 29 juillet

Mgr Keesen, dans un discours prononcé, le 12 août, au Sénat, a raconté comment il prit contact avec les émeutiers, le jour où le parlement fut envahi. La bonhomie rustique de ce vénérable et souriant vieillard est inimitable.

Nous citons textuellement, d'après l'Analytique :

Lorsque, vers 3 heures et demie, je me disposais à rejoindre mon domicile aux Marolles, je voulus sortir par la porte du péristyle donnant sur le parc. Un huissier m'arrêta, en disant : « Monsieur, c'est dangereux ; vous pourriez vous exposer à des avanies ; il faut sortir par l'hôtel du ministère des affaires étrangères. »

Je lui ai répondu : « Merci, mon ami, pour vos aimables attentions, mais vous allez voir immédiatement qu'il n'y a aucun danger à craindre ». En effet, je traversai la foule de ces prétendus émeutiers avec mon rosaire en main, réclant paisiblement et visiblement mon chapelet en l'honneur de la sainte vierge Marie, afin de gagner du temps et de

n'avoir pas à le réciter le soir dans mon foyer. Car le moins qu'un abbé puisse faire c'est de pratiquer lui-même les exercices de piété qu'il recommande journalièrement aux autres.

Or, qu'arriva-t-il ? Dans cette multitude un peu échauffée, je n'ai rencontré que des figures souriantes, auxquelles j'ai tiré un coup de chapeau aussi élégant que mon âge et mes traditions rustiques le permettent encore. (Hilarité.)

Personne n'a fait mine de vouloir me molester ; pas un cri, pas un mot, pas un geste désobligeant.

Au surplus, c'est un peu mon habitude : quand je traverse une rue de Bruxelles, je fais à ma tête. Je prie mon chapelet si cela me convient, mais que les autres fassent à leur tête également. Je ne m'en soucie pas. Je laisse tout le monde tranquille et, réciproquement, tout le monde me laisse tranquille à son tour. Je suis donc rentré chez mes Marolliens aussi intact que j'en étais sorti deux heures auparavant. (Nouvelle hilarité.)

Et voilà à quoi se réduisait cette révolution effrayante que les gouverneurs de la Bohême représentaient comme un vaste incendie qui allait dévorer la Belgique. Qu'ils veillent sur Berlin, s'ils ne veulent pas encourir des éventualités beaucoup plus redoutables. (Hilarité.)

Il n'y avait malheureusement dans la salle que le bureau, cinq sénateurs, la presse et les huissiers. Les absents eurent tort : tant de candeur faisait un rayonnement dans l'hémicycle et auréolait d'un nimbe les cheveux blancs de l'octogénaire prélat.



In Brussel Vlaamsch

Entendu sur la plate-forme d'un tramway : (Bruxelles est, vous le savez, ville flamande)...

« Zeden operatie gesubisseerd, en zede excessivemint wel gecussisseerd. »

Cette phrase nous rappelle cette annonce courante dans les journaux hollandais : Gemeubeleerde kamer te louer.



Les quatre maladies

Flânant dernièrement dans les parages de l'hôtel communal de Saint-Gilles, méditant *nescio quid nugurum*, nous avisâmes les quatre belles statues — deux hommes, deux femmes — qui en ornent la façade principale.

Que représentent-elles ? Après un minutieux examen, nous dûmes avouer notre impuissance.

Au milieu de la place, si admirablement pavée, qui s'étend devant le monument, était posté un vieil agent de police.

« Monsieur, lui dîmes-nous en souriant, pourriez-vous... ? »

— Parfaitement !... Ces statues ont été faites pour un nouvel hôpital ; à la suite d'un désaccord, elles ont été acquises par notre commune. Elles représentent les misères humaines. Il y a d'abord la rage de dents, à gauche : l'homme a empoigné son menton et le serre avec force ; son visage exprime la souffrance. La figure voisine c'est la colique : la femme qui vient de sauter du lit ; elle est en chemise ; elle serre son ventre avec un bras ; elle tient encore d'une main le roman qu'elle lisait. La sui-

vante — voyez, monsieur — c'est la gale : femme d'un architecte et, ne pouvant plus supporter les démangeaisons, elle a empoigné une règle plate de son mari et se racle la poitrine. Enfin, voilà, monsieur, le mal d'oreilles : le malade est chez le médecin : il lui dit, montrant du doigt son oreille droite : « C'est à celle-là que j'ai mal, monsieur le docteur ! »

Nous tirâmes notre chapeau et remerciâmes en fort bons termes cet agent de l'autorité.

→ TAVERNE ROYALE, BRUXELLES. ←
TELEPHONE 7890
THE — VINS BORDEAU ET BOURGOGNE
—: PORTO - CHAMPAGNES, etc. —:

Les Zeep causent

Cette semaine, nous avons vu, à la campagne, la fermière enrichie, la Zeepesse baronne de Rutabaga. Elle a ouvert pour nous son écrin : en voici quelques perles :



— On ne se cause pas, on se regarde comme des chiens dans un jeu de quilles.

???

— Il me fait toujours l'effet d'un notaire avec une jambe de bois.

???

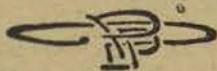
— On ne me fait pas tourner comme une girandole, vous savez !

???

— Joséphine, décrochez le pantalon du suspensoir de monsieur dans la nouvelle armoire à glace.

???

— Och, oui, chère madame, par ce temps de pluie, on souffre tant de ces rhumatismes artificiels !...



Le chaos

La *Revue du Jour* possède un chroniqueur politique qui, si nous osons dire, n'est pas dans une musette, et *Le Flambeau* ferait peut-être bien de se l'attacher. Dans un article de tête (numéro du 12 août), il décrit avec une saisissante vérité l'état de la politique internationale.

Je vais, écrit-il, tâcher de brusquer mes phrases en quatrième vitesse !

Le chaos !

Voilà la situation barbelée de notre globe terraqué et subliminaire en 1920 !

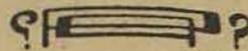
Contrairement à l'ordre de la nature qui déteste l'altruisme (comme le dit avec splendeur Krapotkine) on a inventé ces brutes fauves de Bolchiviki — les adorateurs du néant ! Les gouvernements latins et anglo-saxons ont stupidement bouché leurs réflexions pour laisser éclore le bacille bolcheviste dans le bouillon rouge.

Les sauvages-ivres leniphylés et trotskynisants, tels les sur-vandales-visigoths du ^v siècle, espèrent mettre leurs pieds massifs sur nos crânes plutôt athéniens !

La matière écrasant l'esprit !

Les civilisés laissent s'avancer les incivilisables ! C'est légèrement idiot ! On verra ce qu'on verra !

Evidemment.



Sur Lloyd George

Les Anglais auraient tort de vouloir laisser aux Français le monopole de la rosserie. Sait-on le dernier mot qu'ils ont fait sur leur premier ministre ?

« Notre Lloyd George, c'est un homme logique. Il va toujours droit son chemin. Droit comme un tire-bouchon. »



Le sommet de la saison

Le sommet de la saison à Ostende était autrefois le 15 août, Assomption, fête de toutes les Marie, très fleuries. Tout est changé. Est-ce parce que nous sommes plus sportifs ? Le point culminant de l'activité mondaine, à Ostende, est maintenant le 25 août, jour du Grand Prix.

C'est sans doute parce que la ville et le Kursaal ont su réunir autour de cette solennité hippique toutes les attractions artistiques et d'élégance les plus sensationnelles.

Des chanteuses comme Nelly Fréval, Jeanne Montjovet, Lyse Charny, Yvonne Gall, et le rossignol du San Carlo de Naples : Elvira de Hidalgo.

Des chanteurs comme le populaire Jean Noté, Anseau, l'Union chorale suédoise, Emilio Péréa, gloire du théâtre Colón de Buenos-Ayres et « last not least », l'illustre Pasquale Amato.

Des virtuoses parmi les virtuoses comme Arthur Degreef et Jacques Thibaud.

Des bals de gala magnifiques, des thés dansants familiers et charmants.

Enfin, le 29 courant, toujours au Kursaal, la plus grande fête de la saison, celle de la reconnaissance belge à la France, organisée par la ligue « Patrie », et pour laquelle on annonce, outre des chanteurs de marque et des chanteuses de choix, un conférencier dont le nom frappera ceux que n'étonne aucun succès de la Reine des Plages.

La Buick 6 cylindres

L'excellence de la voiture *BUICK*, au point de vue mécanique, ressort dès le premier jour, et l'usage prolongé ne fait qu'en accentuer l'évidence. Demandez à celui qui possède une *BUICK* ce qu'il en pense.

La Société des nations

Il n'y a pas à dire, c'est une belle invention. Qu'un Etat faible et désarmé, comme la Perse ou comme la Pologne fasse appel à ce majestueux conseil amphictyonique pour être protégé contre un agresseur, ces messieurs de la Société leur feront dire de repasser l'année prochaine. Pour le moment, ils en sont à discuter l'emploi des gaz asphyxiants... Pourquoi pas de la poudre à

canon qui, témoins quelques vers de l'Arioste, excitait chez les gens du xv^e siècle la même indignation que l'Ipe-ryte chez ceux d'aujourd'hui.

« Oui, elle n'existe que sur le papier, la Société des nations... »

— Détrompez-vous, elle existe. Elle ne sert à rien, mais elle existe, puisqu'elle a une bureaucratie. Non seulement elle existe, mais elle continuera d'exister, car les fonctionnaires qui ont trouvé le moyen de se faire mettre à son service — c'était ça le fin filon — n'ont aucune envie d'y renoncer.

Dame ! C'est assez bien payé...

Le secrétaire général a 10,000 livres sterling d'émoluments, traitement et frais de représentation compris. En francs, cela eût fait 250,000 francs, avant la guerre, mais il faut tenir compte du change, qui est singulièrement avantageux pour les gens payés en livres.

Il y a deux sous-secrétaires généraux, qui reçoivent chacun 4,000 livres, et un sous-secrétaire général faisant fonctions de secrétaire général adjoint, qui en reçoit 5,000.

Les directeurs de sections reçoivent de 2,000 à 2,500 livres, les membres des sections de 600 à 1,200.

Il y a une bibliothécaire en chef adjointe, qui reçoit 1,000 livres.

Le directeur du bureau international du travail a 5,600 livres de traitement et 2,400 livres de frais de représentation.

Le chef de la division diplomatique de ce bureau reçoit 1,800 livres.

Une sous-chef de section dans la division scientifique, 1,000 livres.

Le chef du service des enquêtes sur le bolchevisme reçoit 1,200 livres. Cet homme ne souhaite évidemment pas que le bolchevisme disparaisse.

Les sténo-dactylos ne dépassent pas 4 livres par semaine.

Les services internationaux comptent 357 fonctionnaires ou employés. Il faut y ajouter les fonctionnaires attachés aux services de chaque nation.

Le pacifisme a toujours été une carrière assez lucrative. Feu Beernaert, notre cher ami le baron Descamps et M. Henry Lafontaine, prix Nobel, en savent quelque chose. Mais, depuis qu'il a si magnifiquement fait ses preuves en 1914, c'est devenu une affaire magnifique.



Dessain de SALME

Mme BOCHE. — Encore un petit effort... et nous serons voisins, mon frère...

Lacordaire et le curé de Tongres

D'un lecteur érudit :

Le curé-doyen de Tongres a attribué à Lacordaire la phrase suivante, que le célèbre prédicateur aurait prononcée du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris : « Vos calomnies, Messieurs, n'atteignent pas à la hauteur de mes talons ». N'a-t-il pas confondu les auteurs et dénaturé les textes ? C'est, en effet, Guizot, le ministre de Louis-Philippe, qui prononça les paroles suivantes à la Chambre : « Vous pouvez accumuler injures sur injures, entasser calomnies sur calomnies, vous n'arriverez jamais à la hauteur de mes dédains ».

Ce qui rend la confusion vraisemblable et lui donne en même temps un certain sel, c'est que, lors de la réception de Lacordaire à l'Académie française, c'est Guizot qui fut chargé de prononcer le discours traditionnel. Et comme Guizot était protestant, il ne manqua pas de faire observer que s'il s'était trouvé quelques siècles plus tôt en présence de Lacordaire il eût pu lui en « cuire »...

Ind Coope & Co.

Stout et Pale Ale, les meilleurs.

Un duel au pistolet

Abraham et Jacob devaient se battre au pistolet. De commun accord, il avait été décidé que la rencontre se ferait dans une salle complètement obscure.

Au moment de décharger son arme, Abraham eut pitié de son adversaire ; pour l'effrayer sans risquer de le blesser, il prit la résolution de décharger son pistolet dans la cheminée.

A tâtons, il en cherche l'ouverture et y fait feu au signal donné.

Un cri se fait entendre et un corps, tombant de la cheminée, vient s'abattre aux pieds d'Abraham.

Jacob était mort !



Voir clair

M. Julien Flament, dans le *Journal des Combattants*, qui déclare « n'être suspect d'aucune tendresse pour l'activisme », s'explique nettement sur le cas des anciens combattants :

... Au fond de la grande colère des combattants, il y a bien plus de griefs moraux que matériels : l'impunité assurée à des traîtres, à des mercantis, à des zeeps nous révolte plus encore que la misère de trop des nôtres. Que n'organise-t-on, pour toutes les fortunes nées de la guerre, ces commissions d'enquête devant lesquelles on eût voulu nous voir ouvrir nos armoires et nos garde-manger ! Que ne frappe-t-on ceux-là qui ont voulu, qui veulent encore diviser et détruire la Belgique !

Et j'ai trouvé sur ma table, en rentrant, ce recueil de documents que vient de publier le « Journal des Combattants » : « Un livre noir de l'activisme », preuves de son travail infâme dans les camps de prisonniers, au pays occupé, au front même. Un de nos amis, combattant, flamand profondément attaché à sa race, à sa langue, mais à la Patrie aussi, a recueilli au prix de mille peines, les matériaux de ce travail. Ce sont des preuves, terribles, accablantes, irréfutables.

Je ne puis que signaler ce travail, en ce moment. J'y reviendrai; nous publierons, ici-même, des documents et des clichés, et nos amis verront ce que, en pleine guerre, on voulait faire de la Belgique.

Nous signalons d'autant plus volontiers la manière de voir de M. Julien Flament, qu'elle nous permet d'attirer l'attention sur le formidable et sensationnel réquisitoire que constitue le *Livre noir* (1).



Antisémitisme

Urbain Gohier — le vigoureux pamphlétaire — professe, dans sa *Vieille France*, un antisémitisme truculent et pittoresque, l'antisémitisme du temps de l'affaire Dreyfus. *Un juif dans une malle: ils sont partout!* s'écrie-t-il. Gageons que ce pauvre Bessarabo n'avait pas sollicité cette situation.

(1) « Un livre noir de l'activisme » : 10 francs. Au « Journal des Combattants », 11, quai du Commerce, Bruxelles. Vendu au profit des journaux de la F. N. C.

Mot de la fin

D'un citadin qui, étant allé à la campagne, s'est informé du prix de la volaille :

— Une poule, à présent, ça coûte les œufs de la bête...

???

Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles.

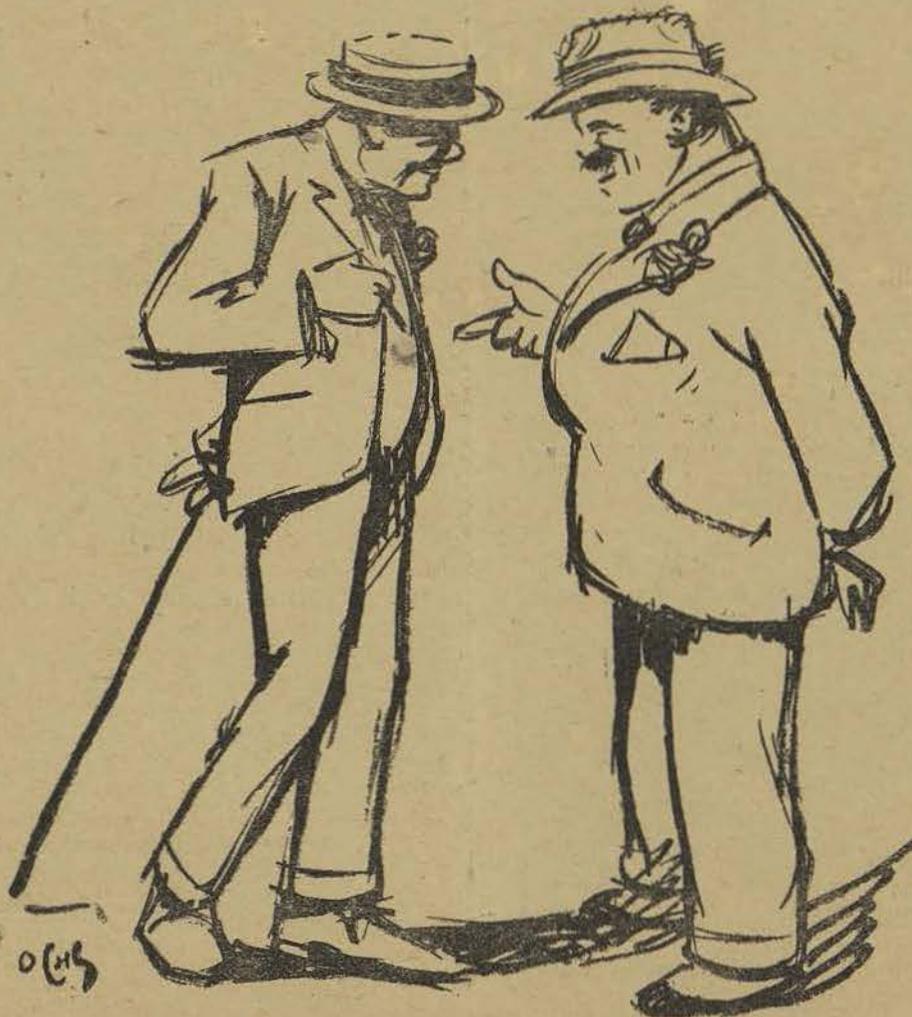
Petite Correspondance

Potache. — La traduction de : *Omne trinum perfectum*? C'est simple : l'homme de Triene est parfait.

M. M. W. — Merci de votre avertissement. Ferons enquête.

Georges F. — Nous hésitons à publier votre lettre, car, vraisemblablement, l'intéressé profiterait de l'occasion pour nous encombrer de trois ou quatre colonnes de copie, ce qui, disons-le froidement, serait une sale blague pour les lecteurs de *Pourquoi Pas?* Mais nous nous réservons de revenir sur les points visés. Cordialement à vous.

LE CHOIX D'UNE VILLÉGIATURE



Dessin de OCHS

— Mais à la mer, il y en a aussi, des grèves...

...la parole pour un fait personnel

L'Édition spéciale, un nouveau confrère, a publié, dans son premier numéro, l'article que voici :

Conan Doyle a-t-il plagié Garnir et Souguenet ?

A propos de la miraculeuse aventure du Dr Van Reeth

Nous ne voudrions faire aux auteurs de la « Miraculeuse aventure du Dr Van Reeth » nulle peine, même légère, et, d'autre part, nous les connaissons trop comme fort honnêtes gens, pour les soupçonner d'avoir voulu se payer la tête du public belge et de faire leurs choux gras avec les idées des autres.

Pourtant, l'impartialité nous oblige à dire que l'histoire, publiée en feuilleton dans « Le Soir » en juillet dernier, a été écrite, avec une variante au début, par un certain Conan Doyle, et publiée dans le « Je sais Tout » en 1918, sous le titre « Le Ciel Empoisonné ».

Le grand auteur anglais imagine, lui aussi, l'aventure d'un savant qui, avec quelques intimes, vit, pendant quelques jours, au milieu d'un monde mort, lequel monde, d'ailleurs, se réveille — heureusement — et continue de vivre comme si rien ne s'était passé. L'affabulation diffère, mais l'idée maîtresse est identique.

L'histoire, chez Garnir et Souguenet, est mise à la sauce bruxelloise ; chez Conan Doyle, elle est infiniment poignante et plus scientifique.

Au moment où l'on célèbre l'imagination et le talent original des deux auteurs belges, on ferait bien de mettre en demeure ce M. Conan Doyle de s'expliquer sur la liberté qu'il a prise de publier une histoire analogue à celle de nos compatriotes, et cela deux ans avant eux.

Ces Anglais sont tous les mêmes ; la flotte allemande, Constantinople et les pétroles de Mossoul ne leur suffisent donc pas... !!

C'est intolérable.

???

MM. G. Garnir et Léon Souguenet ont adressé la lettre ci-dessous au directeur de L'Édition spéciale :

Monsieur le Directeur,

Le roman « La Miraculeuse Aventure du Dr Van Reeth » fut écrit en 1914, à Alger. Comme les auteurs ne possédaient pas les données scientifiques qui leur eussent permis de présenter avec quelque vraisemblance la catastrophe atmosphérique qui sert de point de départ à l'histoire, ils laissèrent un blanc et s'adressèrent, revenus en Belgique, au directeur adjoint de l'Observatoire, M. Paul Stroobant, qui voulut bien leur donner, en mars 1914, la « consultation » qui est d'ailleurs reproduite sous son nom au chapitre IV.

En mai 1914, notre ami Gérard Harry, correspondant de « L'Illustration » de Paris, offrit le roman à ce journal ; après en avoir pris connaissance, le directeur, M. Bachel, nous écrivit qu'il regrettait ne pouvoir, à cause d'une affabulation trop locale, trop bruxelloise, le publier dans la collection des romans de « L'Illustration ».

Vint la guerre — et l'impossibilité, pour tout écrivain digne de tenir une plume, de publier quoi que ce fût, en Belgique.

Quand, après l'armistice, M. Rossel, qui connaissait le roman depuis 1918, nous le demanda pour « Le Soir », il fallut reporter en 1924 l'action qui se passait, dans la version d'Alger, en 1920, remplacer le nom de quelques personnalités disparues, substituer le compositeur portugais Baldagerra au chef d'orchestre Lohse qui depuis... mais alors... — bref, remettre ces pages à la page : le manuscrit en fait foi.

Conclusion :

1° Conan Doyle n'a pu s'inspirer, en 1918, d'un roman de

Garnir et Souguenet, qui demeura dans un tiroir sous forme de manuscrit jusqu'en 1920 ;

2° Nous n'avons pu, en 1914, nous inspirer d'un roman de Conan Doyle qui parut en 1918 et que, si ce détail peut vous intéresser, nous ignorons encore à l'heure actuelle.

Veillez bien insérer ces lignes et croire à nos sentiments confraternels.

G. Garnir et Léon Souguenet.

On
nous
écrit



Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

Cela m'ennuie tout à fait de vous importuner. Mais vous allez voir que je dois le faire.

Vous dites que j'ai été blessé à Wavre-Sainte-Catherine, puis à l'Yser. C'est inexact. Je n'ai jamais été blessé avant l'Yser.

Vous dites aussi que « j'ai enlevé de mes mains le drapeau allemand resté à Tabora ». C'est trop, c'est trop !

N'oubliez pas que Tabora avait été brusquement évacuée. Et quand j'y suis entré, avec le gros de nos troupes, deux de nos compagnies y avaient déjà pénétré depuis la veille.

Je ne veux pas de lauriers que je n'ai pas mérités, et encore moins, de ceux qui reviennent à d'autres !

Vous serez les premiers à comprendre ce sentiment et à m'excuser.

Merci d'avance, et croyez-moi votre bien dévoué

Jules Mathieu.



Jules Mathieu a des admirateurs passionnés ou peut-être des admiratrices même ment qualifiées. L'un d'eux, ou l'une d'elles, nous écrit :

Bravo, les Moustiquaires, trois fois « bravo » pour votre article sur J. Mathieu ; cependant, il ne lui rend pas pleine et entière justice ; si élogieux qu'il soit, il reste bien en deçà de la vérité.

Jules Mathieu, dont la personnalité s'affirme tous les jours, sera l'une des gloires du parti socialiste !

Il laissera bien loin derrière lui bon nombre de ses aînés, et non des moindres.

La rapidité de son ascension vers les sommets politiques sera de nature à provoquer quelques vertiges... !

Chose curieuse, nous n'avons reçu aucune lettre aiant des choses semblables au sujet de Van Remoortel. Par contre, nous en avons reçu quelques autres... Cet homme détient vraiment le record de l'antipathie.





Après que le roi eut, samedi dernier, déclaré du haut de sa royale tribune que « les jeux de la VII^e Olympiade » étaient ouverts, ... chacun s'en retourna chez soi et l'on ne lit pas davantage de sport, ce jour-là...

???

Mais le lendemain, dès neuf heures du matin, les premières épreuves du « confortable » et copieux programme olympique étaient disputées avec un acharnement qui nous rappelait les plus belles journées de l'inoubliable meeting mondial de Stockholm.

Et au point de vue strictement sportif, Anvers n'a rien à envier aux olympiades précédentes. Je parle de celles organisées sous la direction spirituelle du marquis de Coubertin, à commencer par Athènes, 1904 — ce qui ne nous rajeunit pas —, les autres étant exagérément anciennes; le souvenir ne vous en est certainement pas resté gravé dans la mémoire.

La VII^e Olympiade groupe l'élite de l'athlétisme moderne, et les plus fameux « as » de tous les sports sont dans la métropole.

C'est l'apothéose du muscle, dans ce qu'il a de beau, d'esthétique, de souple, d'intelligent — si j'ose risquer cette « figure » qui dépasse peut-être les bornes des licences permises.

Mais si vous allez à Anvers, vous me comprendrez et vous ne pourrez vous empêcher d'admirer les anatomies merveilleuses des athlètes qui concourent pour la gloire et le rameau d'olivier.

???

Je dédie tout spécialement les lignes qui précèdent aux « sportsmen » (?) du turf, qui s'intéressent avec une inlassable et touchante sollicitude, à l'amélioration de la race chevaline.

La race humaine aurait aussi besoin d'être un peu perfectionnée; c'est la réflexion qui me vient tout naturellement à l'esprit en regardant les deux types ventrus et adipeux qui sont assis à mes côtés. Ces chers « grosses choses » ouvrent des yeux énormes et ronds en constatant qu'il ne faut au Canadien Thomson que 15 secondes pour courir 110 mètres et sauter toute une série de haies, alors qu'il leur faudrait une demi-journée de congé pour accomplir — et Dieu sait comment! — le même exploit.

PROMENADES EN AVION



AU-DESSUS
DE BRUXELLES

S'adresser à l'aérodrome d'Evere
(Syndicat national
pour l'étude de transports aériens.)

Tram 56 ou vicinal
église Sainte-Marie-Dieghem
Téléph. : Brux. 1007

Si la participation sportive est brillante et nombreuse, l'organisation générale est à la hauteur de la situation.

Nous avons le défaut de dénigrer avec une incroyable facilité ce que l'on fait chez nous.

Cette fois — hélas! — la critique est presque impossible: tout marche avec une régularité et une ponctualité exceptionnelles et il nous est presque désagréable de constater que MM. Verdyck, Seeldraeyers, Vanderheyden, Max Kahn, les chevilles ouvrières de l'Olympiade anversoise, ont fait aussi bien que les Américains, à Saint-Louis, les Anglais, à Londres, et les Suédois, à Stockholm. Leur organisation technique est un modèle du genre. Bravo!

???

Malheureusement, le public anversoise, tout aux affaires, vient peu nombreux au stade. On joue souvent devant les banquettes, et les étrangers ne cachent pas leur étonnement, leur douloureuse stupéfaction de constater l'indifférence de nos compatriotes à venir acclamer leurs champions.

Cette indifférence frise l'impolitesse.

???

L'une des plus étonnantes « finales » a été celle du 5,000 mètres, qui vit la victoire de Guillemot. Le successeur de Jean Bonin a gagné dans un style merveilleusement français, avec du brio, du panache, de l'allure, de l'élégance, de la légèreté et de la souplesse. Il domina nettement tous ses concurrents, y compris le Finlandais Nurmi, le dernier adversaire dont il se débarrassa à deux cents mètres du poteau.

« L'espoir » italien, Speroni, sur lequel mon camarade et confrère Nino Salvaneschi avait mis bénévolement toutes ses espérances, s'effondra après six cents mètres et termina très désemparé: — « C'est dommage, soupira Nino, c'est un bon garçon et nous avions bien cru tenir en lui un nouveau Picho Dorando — Tant pis... il retournera vendre ses citrons dans les rues de Naples ».

Et Nino se consola au buffet en buvant un citron pressé... plus pressé que son infortuné compatriote.

VICTOR BOIN.

PNEU JENATZY 10, rue Stephenson
Bruxelles

BANDES PLEINES JENATZY

Le Coin
du
Pion



D'Abel Hermant (*Le Temps*, 15 août 1920):

Les défenseurs du duel ont soulevé un autre lièvre.

Pour soulever un lièvre, il n'est peut-être pas nécessaire d'être un romancier « illustre », candidat académicien!

???

Certains lecteurs de *La Dernière Heure* sont atteints de maladies spéciales et regrettables, si nous en croyons cette communication trouvée dans la « Boîte aux lettres » que publie le dit journal:

R. Houdeng: Pour votre éclosion, le retard dans la sortie des poulains peut tenir à diverses causes...

???

Pierre et Paul, du *Soir* (14-8-20), professent au sujet du zébu, des opinions assez curieuses :

Mais le zébu n'est pas de chez nous ; ce n'est même pas un animal de la chrétienté puisqu'il est sacré chez les païens, et, d'ailleurs, il est parti, il est en mer, il s'en va, lui aussi, au Brésil. Nous pouvons donc en dire beaucoup de mal.

Comme jugement sur le zébu, c'est un peu flou.

???

Du *Soir* :

— La cambriole. Un inconnu s'est introduit jeudi, à l'aide de fausses clefs, dans une mansarde rue de Russie... La police connaît l'auteur du vol.

* Expliquez ça...

???

De la *Nouvelle Feuille d'annonces*, de Verviers, du 7 août :

Mécanicien-chauffeur de naissance dans sa profession, diplômé, cherche place.

Horace nous avait bien appris qu'on naît poète, mais nous ignorions qu'on pouvait naître mécanicien.

???

De M. J. Lemoine, membre du conseil de perfectionnement, cette phrase non perfectionnée (« Chronique éducative », *Gazette de Charleroi* du 11 août) :

Thomas Gradgrind, un personnage que nous présente le maître ironiste Charles Dickens, dans « Les Temps difficiles », nous parle, à son tour, des petites cruches alignées devant le maître d'école qu'il s'agit de remplir jusqu'au goulot.

PECHERIES A VAPEUR

Société anonyme à OSTENDE

Siège social : 5, avenue du Vindictive à OSTENDE

Capital social : 1,350,000 FRANCS
représenté par **22,500 actions** de capital, d'une valeur nominale de **60 fr.** chacune

Droit de souscription par préférence à 22,500 actions nouvelles faisant partie des 27,500 actions nouvelles dont la création a été décidée par l'assemblée générale extraordinaire du 10 mai 1920 (annexe du « Moniteur belge » du 30 mai 1920, acte n. 6232).

Les actions nouvelles participeront aux bénéfices de l'exercice en cours qui a commencé le 1^{er} janvier 1920. La notice prescrite par la loi relative à cette émission a été publiée aux annexes du « Moniteur belge » le 18 juillet 1920, acte n. 8145.

EXERCICE DU DROIT DE SOUSCRIPTION PAR PRÉFÉRENCE

En conformité des décisions de l'assemblée générale extraordinaire susdite du 10 mai 1920, la souscription de ces 22,500 actions est réservée, par préférence, aux propriétaires des 12,500 cinquièmes d'actions privilégiées et des 2,500 cinquièmes d'actions ordinaires anciennes transformées en 22,500 actions de capital et ce, titre pour titre en ce qui concerne les cinquièmes d'actions privilégiées, et à raison de QUATRE actions de capital contre UN cinquième d'action ordinaire ancienne.

MM. les actionnaires qui voudront user du droit de souscription leur réservé devront, dans le délai indiqué ci-après : 1^o déposer leurs titres (cinquièmes d'actions privilégiées ou ordinaires anciennes) aux fins d'apposition d'une estampille constatant l'exercice du droit de souscription, par préférence, et dessus, à une ou à quatre actions nouvelles par cinquième d'action privilégiée ou ordinaire ; 2^o remplir et signer un bulletin de souscription, en double, dans la proportion de une action de capital nouvelle par cinquième d'action privilégiée ancienne ou de quatre actions nouvelles par un cinquième d'action ordinaire ancienne, sans fraction ; 3^o verser le montant intégral du prix d'émission, soit 150 francs, par action nouvelle souscrite.

Les actions présentées aux fins de constatation du droit de souscription seront restituées immédiatement après estampillage ; un avis ultérieur indiquera la date de la remise des actions nouvelles souscrites ou transformées.

Le prix d'émission est fixé à 150 francs par titre,
PAYABLE AU MOMENT MÊME DE LA SOUSCRIPTION

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE

DU 17 AOUT 1920 AU 15 SEPTEMBRE 1920 INCLUS

(aux heures d'ouverture des guichets) dans les banques désignées ci-après où les intéressés trouveront des Bulletins de souscription à remplir en double, savoir :

A BRUXELLES : A la CAISSE GENERALE DE REPORTS ET DE DEPOTS, 11, rue des Colonies.
A OSTENDE : A la BANQUE E. VAN WYNENDAELE, place d'Armes.

L'admission des actions nouvelles à la cote de la Bourse de Bruxelles sera demandée.

REMARQUE IMPORTANTE : MM. les actionnaires qui n'auraient pas fait usage de leur droit de souscription dans le délai préindiqué, SOIT AU PLUS TARD LE 15 SEPTEMBRE 1920, ne pourront plus s'en prévaloir après cette date.

35252)

Le Conseil d'Administration.

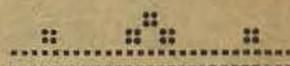
LE CONCOURS DE *POURQUOI PAS?*

Quel est le plus bel homme de Belgique?

Nous publions chaque semaine le portrait d'un bel homme de Belgique avec, si possible, quelques indications manuscrites sur ses apparences. Nos lecteurs verront, jugeront, voteront. Ils éliront le plus beau en conscience et selon leur goût. Ils pourront éventuellement désigner pour le concours quelques sujets choisis et découverts par eux.

Un concours final attribuera une prime à celui de nos lecteurs qui aura désigné le plus exactement possible le nombre de votes obtenus par le lauréat :

UN PAQUET DE CIGARETTES d'une valeur réelle de fr. 1.25



Devise :

Mon royaume
pour
un bateau!

Cri du cœur :

Vanderveken!
Vanderveken!



Le colonel **LEBRUN**

QUELQUES REMARQUES AUX ELECTEURS ET ELECTRICES

Cette photo représente — pourquoi ne le dirions-nous pas froidement? — le corps du colonel en retraite Lebrun. La figure du colonel compte à coup sûr parmi les physionomies les plus martiales de notre armée — mais ce n'est pas une raison pour la publier. La valeur esthétique d'un militaire se mesure autant à ce que le peuple appelle sa "dégaine" qu'à la beauté de ses traits. L'allure, l'habit, le gabarit si nous osons dire (et nous l'osons) voilà sur quoi nous voudrions qu'à propos du colonel Lebrun nos lecteurs se prononçassent cette semaine.

M. Maurice de Waleffe l'a d'ailleurs dit en termes véritablement émouvants dans *La Dernière Heure* où, avec un sens si marqué des proportions, il a écrit, pour présenter au public nos plus belles crotjes et baucelles :

"Il faut, pour l'honneur de la Belgique aux yeux de l'étranger, que le corps soit beau! Après l'extraordinaire grandissement moral que nous ont conféré la guerre de l'indépendance, la résistance de Liège, l'épopée de l'Yser, il ne sera pas désagréable que le monde se dise : "Ce cœur si noble, cette grande âme s'accompagne chez les Belges d'une splendeur physique!" Certes, nous n'avons

point la prétention d'être sept millions d'Adonis. Les servitudes de la vie ne permettent à aucun peuple de réaliser cette perfection monotone, que la douleur et la maladie auraient d'ailleurs vite abîmée. Mais nous avons nos fleurs printanières, et elles sont assez belles pour soutenir la comparaison avec les roses et les orchidées du voisin."

Que pourrions-nous ajouter à un pareil poème!

Et puis, *Pourquoi Pas?* se pique d'originalité, et l'idée d'inviter ses lecteurs à se prononcer sur un parapluie, derrière lequel il se passe quelque chose, n'est pas faite pour lui déplaire — pas plus, nous en sommes persuadés, qu'elle ne déplaira à nos lecteurs et au colonel lui-même, lequel a fait, depuis belle lurette, toutes ses preuves de zwanzeur émérite.

Nous proposons le type du colonel Lebrun pour le n° 4 de la série des *Scarabées à la voile*.